

loin de l'horrible Micheline !... Dans une heure, elle pourrait courir vers sa mère... courir vers Maurice !...

Mais, brusquement, elle tressaillit.

Le souvenir d'Yvonne venait de lui revenir !

Pouvait-elle fuir sans elle !... Pouvait-elle laisser entre les mains de ses bourreaux la pauvre folle ?... Pouvait-elle être assez lâche pour abandonner celle que tout à l'heure encore elle se jurait de défendre... pour abandonner celle qui n'avait qu'elle pour soutenir son courage... celle qu'elle appelait son autre mère !...

Oh ! non, une pareille pensée ne pouvait lui venir un seul instant, une seule seconde... Oh ! plutôt que de redevenir libre sans Yvonne, elle aurait mieux aimé cent fois mourir pour elle... s'ensevelir avec elle dans cette tombe !...

Mais Yvonne aussi serait sauvée !... Mais Yvonne aussi aurait l'immense bonheur de retrouver son fils !...

Et, toute pâle et toute frémissante de joie, la petite Suzanne ne pense plus qu'à rentrer au château et à trouver le chemin de la tourelle.

## XX. — L'ÉVASION

Mais il nous faut, pour quelques instants, revenir un peu en arrière, c'est-à-dire revenir au lendemain du jour où la petite Suzanne avait été séquestrée à son tour par le comte de Guérande, complice du marquis de Prades, dans le sinistre château de Morgoff.

Or, tandis que la fillette et Yvonne demeureraient étroitement enlacées dans les bras l'une de l'autre, et que Suzanne, tout en donnant à la malheureuse mère, qui l'écoutait avec avidité, des nouvelles de son fils bien-aimé, lui racontait aussi sa propre histoire, une autre scène se passait dans l'une des salles basses du château.

Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, un homme lisait, ou plutôt semblait s'apprêter à relire une lettre qu'il venait de sortir de sa poche, tandis que, devant lui, une femme se tenait dans l'attitude la plus humble et la plus respectueuse.

La femme était la vieille gardienne du château, ou plutôt la vieille tourmenteuse à la solde du baron de Chancel, c'est-à-dire la vieille Micheline. L'homme était Hervé Korrigan, son mari.

Hervé Korrigan portait le traditionnel costume breton, c'est-à-dire une petite veste de drap brun, un gilet soutaché, de larges braies, des guêtres de cuir à grosses boucles et un chapeau bus de forme et à larges ailes d'où s'échappait sa longue chevelure d'un blond fauve déjà presque entièrement grisonnant.

Grand et sec, il était resté à soixante ans un gaillard encore nerveux et solide. Mais avec sa face complètement rasée, son front bas, ses petits yeux gris très perçants et très durs, ses énormes sourcils broussailleux, ses lèvres minces et sa mâchoire saillante comme celle d'un carnassier, il était bien aussi repoussant et aussi hideux que sa digne compagne.

Il venait donc de tirer de sa poche une lettre, et il s'apprêtait à la lire, tandis que la vieille Micheline, debout, immobile en face de lui, attendait.

Cette lettre qui leur avait été remise la veille au soir par le comte de Guérande, alors que les portes du château de Morgoff s'étaient refermées sur la petite Suzanne, cette lettre, écrite dans le dialecte bas-breton, venait du baron de Chancel.

— J'entends, lut lentement et à haute voix Korrigan, j'entends que vous obéirez à la personne qui vous remettra cette lettre comme vous m'obéirez à moi-même.

— Quels que soient les ordres qu'elle vous donne, vous vous empresserez donc de les exécuter très ponctuellement.

— Quand à ma fille, que sa folie, qui va sans doute en s'aggravant, m'oblige à tenir renfermée au château de Morgoff, vous continuerez de veiller sur elle avec les plus grands soins et les plus grands ménagements, et ce que je vous demande surtout c'est de ne la contrarier en rien.

— Vous comprenez ce que je veux vous dire ?

La vieille Micheline venait d'acquiescer de la tête, tandis qu'un étrange sourire éclairait pendant quelques secondes son horrible visage.

— Dans la triste situation où se trouve ma malheureuse fille, continua de lire Korrigan, elle a surtout besoin du plus grand calme et du plus grand repos.

— Vous veillerez donc à ce que personne, excepté Micheline, ne s'approche d'elle, et vous n'oublierez pas que, sous aucun prétexte, aucun étranger ne doit pénétrer au château.

— En un mot, vous n'avez qu'à suivre les instructions que je vous ai données, lors de mon voyage à Morgoff. . . .

Et la lecture de cette lettre achevée, Korrigan eut, à son tour, un mince sourire.

— Oh ! ses instructions, on les connaît, dit-il, en continuant de parler en bas-breton, et l'on devine même ce qu'il n'ose pas dire.

— Car ces mots-là, sont assez clairs, je crois : " . . . Ce que je vous recommande surtout, c'est de ne la contrarier en rien... Ce qui doit se traduire ainsi pour nous : " Ne la contrariez en rien ", c'est-à-dire que si ma fille ne veut pas rester entre les quatre murs où vous l'enfermerez, laissez-la faire, laissez-la courir... Elle est folle et le château est plein de pièges et de traquenards... Qui sait si je n'aurai pas la chance qu'elle pique une tête dans le vide... . . .

— Peut-être bien qu'il a cette pensée-là, dit froidement Micheline.

— Il l'a si bien, répondit Korrigan, que lorsqu'il est venu ici et qu'il nous a donné les instructions dont il parle, il avait une si singulière façon de vous regarder et s'appuyer sur certains mots que l'on était bien obligé de le comprendre. . . .

— Et quand cela serait ? dit vivement à son tour l'horrible vieille. Et quand M. le baron ne demanderait peut-être pas mieux, en effet, que d'être débarrassé de cette toquée, qu'est-ce que cela pourrait te faire ?

— Il me semble que cet homme nous a rendu d'assez grands services pour que, si l'occasion s'en présentait, nous ne lui marchandions pas les nôtres. . . .

— Pardon ! . . . M. le baron nous a rendu de très grands services, je ne le nie pas. . . .

— Sans lui, où serions-nous ?

— Probablement au fond de la mer, répondit Korrigan la voix sourde, car nous avons tous les deux une si bonne réputation et nous avons tant roulé notre bosse un peu partout que l'on n'aurait plus voulu de nous nulle part. . . .

— Eh bien !

— Mais puisque tu parles des services que nous devons à M. le baron, et dont je lui suis, du reste, reconnaissant, il y a quelqu'un qui m'en a rendu de bien plus grands, de bien plus importants encore. . . .

— Qui ça ?

— M. Maxime. . .

— M. Maxime ?

— Eh bien, tu me regardes ! . . . Je te parle de M. Maxime de Rouvière. . . .

La vieille femme avait tressailli.

— Ah ! tu pâis ! . . . Ah ce nom-là te fait tout de même un petit effet ! s'écria Korrigan avec un petit rire ironique.

— En effet, même pour lui. . . oui, même pour lui, ajouta-t-il en appuyant avec force sur les mots, je ne voudrais pas me trouver mêlé à des histoires qui pourraient me mettre dans de mauvais draps. . . .

— Mais cette folle. . . .

— Oui, cette folle est la fille du baron et s'il lui arrivait un malheur les apparences seraient sauvées. . . .

— Voilà ce qu'il faut te dire.

— Mais, au fond, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit et je ne t'en ai parlé qu'en passant.

— Mais, il s'agit de cette petite. . . de cette gamine que ce particulier nous a amenée hier. . . Et si j'ai voulu relire cette lettre, c'est que je croyais l'avoir mal lue et que j'y trouverais peut-être quelque chose qui m'expliquerait ce mystère, quelque chose qui me rassurerait. . . Et comme tu viens de le voir, il n'y a rien, pas un mot. . .

— Or ça, ça m'embête. . . ça, c'est plus grave. . . ça, ça peut mal tourner. . . .

— Que tu es poltron !

— Poltron ! s'écria Korrigan furieux et en fermant les poings. Répète-le donc !

— Non, mon homme ! dit vivement Micheline, qui recula. Ne te fâche pas. . . C'était pour rire. . . .

— A la bonne heure ! Poltron ! . . . Pas plus qu'un autre. . . Mais cette petite d'où sort-elle ? . . pourquoi est-elle ici ? . . qu'est ce que c'est que cette manigance ? . . voilà ce que je ne sais pas et ce qui m'inquiète. . . .

— Tu as tort, car du moment que M. le baron est dans l'affaire, nous pouvons être tranquilles. . . .

— Eh bien, moi, je ne suis pas tranquille ! car je m'appelle Hervé Korrigan, comprends-tu ? s'écria le vieux Breton en se penchant vers sa femme et en baissant la voix comme s'il avait peur d'être entendu. Car lorsque l'on a mon passé, ou plutôt notre passé, et que l'on a eu la chance de ne pas aller finir ses jours où tu sais. . . .

La vieille Micheline avait tressailli.

— De ne pas aller finir ses jours au bain, pour appeler les choses par leur nom. . . eh bien, oui, il me semble que l'on a tout intérêt à faire le mort et à ne pas attirer sur soi l'attention de la justice. . .

— Mais. . .

— Or, qui peut répondre que la justice ne fera pas d'un moment à l'autre une descente au château ? — qui peut répondre que cette petite que l'on nous fait garder, dans je ne sais quel but et dont la disparition a déjà été signalée par ses parents, qui peut répondre que cette petite ne sera pas retrouvée emprisonnée et séquestrée par